

Rue Lamartine, rue Voltaire

La rue où je suis née s'appelait Lamartine.
La rue de la Mosquée s'appelait rue Voltaire.
Où croyez-vous que nous étions ?
La rue était bien droite et le ciel incendiaire,
Entre deux phaétons – l'époque était lointaine –
Un mendiant en haillons nous montrait ses yeux
morts.
L'azur silex frappait la plaine,
Les caravanes, au pas, éparpillaient leurs cris.
Entre deux songeries
Nous voyions le dos arqué de la montagne,

Je crois qu'on l'appelait le Djebel Amour,
Du nom de la tribu Ameur.

L'Hôtel de Ville avait un air pimpant, mi Empire, mi
Trianon.

On disait gravement : « C'est un Monsieur de
Maupassant qui l'a construit,

Rendez-vous compte ! »

Attendez que je vous raconte ;

Juste devant, une femme,

Grande et froide – sa tunique tombait dessus son
sein de pierre –

Tenait contre elle un homme, la tête renversée, les
yeux clos.

Sa vareuse plissait à hauteur de sa jambe, les bandes
molletières

Et le jarret brisés,

Et il s'abandonnait

Contre la femme roide comme sur une amante.

Mais la guerrière,

De sa main nue où pointait un index

Montrait un obélisque nain.

Sous le mot « France »

Les morts de la Grande Guerre jouaient à qui-perd-
gagne

Avec leurs noms gravés à l'aide du silex.

Une petite grille, comme celle des squares,

Gardait benoîtement leurs jeux gris de vieillards.

À sept ans j'inventais moi aussi des raisons.

L'ombre des cours fermées abritait mes saisons,

Et la vie, chaude et âcre, sous les vapeurs d'été,

Avec nos pensées bêtes, entrait en collusion.

Il nous fallait alors réinventer le soir,

Étions-nous à Ceylan, Cipango ou Cythère ?

Les verts eucalyptus versaient leur philtre amer.

La poussière et l'ennui dans la chaleur idiote

Tassaient les esplanades où couraient des enfants,

Les pieds nus, sales, et riant dans leurs bouches

Pleines de croûtes noires où butinaient les mouches.

La naine trottinait, j'allais à son côté,

Sa face niaise et ronde, toutes ses dents dehors,
Lançait en langue arabe un bonjour au passant,
Puis, impériale et lourde sur ses petites jambes,
S'arrêtait. Nous devisions alors sur le pas de leurs
portes.

Des hommes maigres et fats, dans des cafés obscurs,
Nous suivaient du regard sous le ciel en eau-forte.
Leur œil noir, plein de sève et de brutalité,
Sous le front en sueur ressemblait, oppressant,
À celui des taureaux grattant dans les torils
Le sable des arènes avant que de sortir.

C'était toujours l'été. La naine leur criait
Quelque vague anathème ;
Sa face ronde et plate était à ma hauteur,
Elle criait, je l'entends, c'est le soir,
L'écho nous revenait comme sur un butoir,
Le mur, blême horizon, se peuplait d'oiseaux noirs.
Alors le Sirocco, tel un cracheur de feu,
Enflait ses joues.

Sous le ciel en cratère,
Ma robe, en se gonflant comme une montgolfière,
Avait sans le vouloir des ampleurs princières.
Naine, où es-tu ?
Velázquez t'a perdue dans ce chambardement,
Les Ménines en paniers partent à ta recherche,
Il passe le condor,
On disait « l'aigle passe, dis ton confiteur »,
Elle me disait « Allons »,
« Allons vers la lumière » ; l'été traîne sa queue
Comme un alligator,
L'oued entre les cèdres roule ses sables frais,
Le pont là-bas tire son trait.
Je la suivais.
La fièvre de l'été couronnait notre front.
Les cieux, vibrant entre les monts,
Ramenaiement en cortèges les moutons bêtants,
Elle, fatiguée, au pas des lourdes portes, s'arrêtait un
instant.
Elle s'éventait ; ses yeux, sous les paupières lourdes,

Prenaient des lueurs jaunes au sein du demi-jour.
Nous nous en revenions dans le carquois du soir,
L'astre sur l'horizon fléchait les abreuvoirs.

Saint-Denis-du-Sig (*El Sigle*)

Devant une maison une Arabe accroupie
pilait de l'ellébore dans un mortier de cuivre.
On l'appelle herbe folle, elle soigne la folie.
Oui, ce monde était fou. Nous étions rue Voltaire.
Il y avait au coin cette fontaine.
L'eau sortait en bouillons de sa gueule de bronze.
Des femmes, jambes nues, comme au bord de la
mer,
Remplissaient des seaux d'eau.
On voyait leurs visages,
Un mouchoir bariolé couvrait leurs cheveux sages,

Des tatouages bleus leur couraient sur le front,
Bleus le front et les joues,
Quelquefois le menton,
Orange les mains, avec des dessins noirs,
Les pieds aussi, orange comme l'espoir,
Or les ceintures, ou safran, ou fuchsia,
Dans leur dos une natte, bien serrée dans un ruban
lilas.

Que dire ?

Leurs robes étaient fleuries de roses d'Ispahan,
Elles avaient les pieds nus, des bracelets aux jambes,
Leur peau dans la lumière devenait automnale,
Leurs corps,
En contre jour esquisses,
S'inscrivaient dans les plis,
Mousseline enroulée,
Sous les bras, sous les cuisses,
Ellébore amphores,
Hellébore hélix,
Coquillages puniques,
Périphériques.

Les femmes avec leurs bras pompaient une eau
saumâtre.

Leurs bras horloges rythmaient le débit du courant.

L'eau giclait sur leurs pieds, elles n'en avaient que
faire,

Leur jupe était troussée d'une telle manière,

Qu'elles en passaient un pan

De l'avant vers l'arrière,

Le coinçaient à la taille,

Voyez-vous le détail ?

Laissez-moi raconter,

Elles enfilait un grand cerceau de bois

Qui servait à porter en écartant les bras.

Jamais elles ne heurtaient ni ne perdaient de l'eau.

Leurs jambes nues donnaient le mouvement,

Jambes-iambes,

Cerceau-rondeau,

Leurs pieds écrivaient un poème,

Une longue, une brève,

Les mains tenaient les seaux, les mains tenaient le
cercle,

Parfaite ellipse, voyez le dictionnaire :

« Courbe plane fermée dont chaque point est tel

Que la somme de ses distances à

Deux points fixes ».

Deux poings fixes.

Le ciel se regarde d'en haut.

Elles s'en retournaient dans le charroi du soir,

Vers les lourdes portes équipées d'un heurtoir.

Cerclées comme des astres, elles allaient à pas lents,

Le rond de l'eau tanguait à chaque mouvement.

De loin on eût pu croire quand elles passaient le
seuil

En effaçant leur corps entre les deux battants

Des infantes rieuses avec leurs bras obliques,

Tenant leur lourde robe aux larges plis pesants.

J'ai habité la rue Voltaire,

Je n'ai retenu que la Mosquée.

– Voyez comme je me souviens-
Les cigognes passaient,
Blanches et noires elles volaient,
Calligrammes persans sur lui elles se posaient
Comme aux pages du Livre, noires, sur le vélin
blanc.
Le jour on entendait les femmes,
Dans les cours elles s'appelaient.
L'été on sortait sa chaise et sur les trottoirs on
parlait ;
Dans la nuit hugolienne et le ciel habité,
On distinguait à droite le petit minaret,
On disait :
« C'est l'heure de la prière ».
Le muezzin chantait,
La sourate nous emplissait.
Qui aurait pu se croire rue Voltaire ?
Rien ici ne rappelait la France,
Des ânes ceints de mouches tiraient fort les carrioles,
Des enfants en burnous couraient sur les trottoirs ;

Aux heures dites, des hommes silencieux, drapés
dans des manteaux de laine,

Marchaient vers la prière.

On était rue Voltaire dans les années cinquante,

Ils allaient ; leurs doigts caressaient l'ambre ;

Ils passaient du soleil à l'ombre des maisons.

E_{nfance}

(en écho à Saint-John Perse, le poète aimé de moi)

Vendangeurs de la nuit les bateliers aux yeux fendus
rythment la passe et s'attardent
Effarouchées furtives les vagues se lézardent
contre la coque bleue des barques élégiaques.

Tout se tait.

L'onde
souveraine
monte vers les étoiles et se tend
comme une toile dans le désert

un tapis de haute lisse
où dorment les chamelles.
Les épouses de Palestine
ont rangé la cruche humide
sur la table où nous avons posé nos mains.
Elles attendent les eaux premières
les eaux vierges
qui ruissellent des paumes du Saint.

Le poète se cache sous un nom énigmatique.
Poète je t'ai lu, j'allais sur mes seize ans ; tu disais :
« Comme le berger dans le désert j'attends le banyan
des pluies
Que rien ne vienne arrêter les pluies
les hautes crues du langage
les grandes eaux vocaliques
qui telles des nourrices anciennes
assistent à la naissance prophétique. »
Je ne connais pas les pluies tropicales
ni les arbres métamorphiques

Enfant j'ai prié dans les églises.

Les communiantes gantées de fil portaient le lys de
Judée dans un étonnement candide
et leurs têtes voilées flottaient sur un fleuve organdi.

Dis-moi pourquoi le banyan dresse vers le ciel ses
racines candélabres ?

Dans l'anse charismatique j'ai cru voir ton banyan,
les hampes évangéliques se mêlaient aux crosses
baptismales.

Qui dira le pouvoir des pluies ?

Que viennent les grandes pluies du Temps qui
effaceront toute trace

et que reste le Verbe.

Les petites filles en socquettes blanches jouaient à la
marelle à l'ombre des ficus

et nous croyions tous que ce temps n'aurait pas de
fin,

Leurs cris d'enfants éblouissaient l'azur,

mais la Mort industrielle tissait déjà nos linceuls,

tandis que l'Indigène assis sur son banc regardait
entre ses cils la chute du jour.

Dis-moi pourquoi il avait toujours sa jambe repliée
sous lui

et par quel miracle ses bras abandonnés suivaient la
molle inclinaison de son cou ?

Sa nuque brune dans le soir restait comme un point
d'interrogation.

Enfant j'ai regardé les Indigènes et je m'émerveillais
de les voir si semblables à nous et si différents.

Leurs regards glissaient sur nous sans nous voir.

Leurs profils tournaient lentement dans l'éclat de la
rue.

Comme leurs nuques étaient fortes et suaves !

Leurs maisons, au-delà des ponts, nul n'en passait
le seuil.

Les clous dans le bois de la porte en disaient plus
long sur leur savoir que tous les discours.

Le poète lettré chante les sœurs des guerriers
d'Assur.

Il disait encore et comme j'aimais le lire !

« Pluies en marche sur la terre, casquées de plumes,
éperonnées d'argent et de cristal,

Comme Didon foulant l'ivoire aux portes de
Carthage »,

Que me parles-tu de Didon ? Tu n'es pas de ces
rivages.

Armée en marche, légion romaine, c'est de nos
pluies que tu parles ! Nos Pluies puniques,
fondatrices des villes, frappant le sol dans un
piétinement qui devient cadence

Elles dressaient, dis-tu, leurs enseignes comme
autant de calligrammes et la langue civilisatrice
s'imposait dans un crépitement de lances.

Poète, je te suis :

Quand la foule des mots se pressait aux accents des
conques et des buccins,

les glaives, dans un balancement d'airain, rythmaient
la marche.

Tu parles haut et clair, comme un homme sûr de son
fait, assis sur sa véranda, dans son rocking chair,
son *Enéide* à la main.

Dis-moi, que reste-t-il du bruit des légions ?

Le temps a gardé l'empreinte de mon visage sur les
photos

mais cette terre n'a pas gardé l'empreinte de nos pas,
pas plus que le limon n'enregistre le passage des
tribus,

et même nos villages ont changé de nom.

Dis-moi, toi qui sais tout, pourquoi nous avons quitté
la maison,

celle que nos pères avaient bâtie et que nous
retrouvâmes presque intacte malgré l'absence ?

Et les rues

abandonnées à leur innocence

charriaient des fleuves de boue jaune et de détritrus.

Les averses s'abattaient en trombes, les terrasses
claquaient au vent,

leurs linges blancs dérivait sur le radeau de la nuit,

et la ville sur son mont semblait le Golgotha.

Il pleuvait le jour de l'agonie de mon père des
grêlons gros comme des chagrins.

Abreuvoirs du matin, pluies sableuses, déversez-
vous sur ma tête !

L'eau se grumelait d'écumes et de salissures ;

la rivière, jambes ouvertes, enfantait une traînée
rouge qui rentrait dans la mer.

J'aurais dû savoir que nos pluies étaient différentes,

Nos pluies vaisseaux, toutes voiles dehors, leurs
cales débordant d'insectes et de sable,

Nos pluies amantes à dos de dromadaires sur les
ciels caravanes,

Nos pluies courroux qui châtiaient les fenêtres.

Qu'as-tu à me parler de tes palétuviers et de leur
langue verte ?

Vois-tu nos tamaris, nos ifs, nos pistachiers
s'empoussiérer de tulle sous le vent vénéneux ?

Connais-tu donc nos arbres ?

Nos arbres, échappés du désert, harassés, progressant
lentement vers le Tell où s'enkystaient nos
fleuves ?

Terre silex, si loin de tes laitances,

Arbres des songes vains, aux Portes de l'Enfer,

Si loin de tes palmiers corolles,

Sentinelles perdues montant la garde avec leurs bras
d'airain d'où fuyaient les colombes.

Que viennent les Pluies ensevelisseuses,

Les laveuses de tombes, les cribleuses de croix,

Les Pluies bavardes, les Pluies pleureuses,

Les Pluies commères que rien n'arrête.

Et que viennent les Pluies hérétiques pour troubler
l'ordre des péroraisons !

Je suis lasse de leurs discours.

Efficents et froids des historiens jalonnent mon
histoire de dates et de chiffres tandis que des
commentateurs solennels m'expliquent l'odeur
des saisons. Ils ne savent rien de ma vie.

Vieux mots de mon enfance sur les livres de classe,

Quand j'apprenais à lire – salles aujourd'hui
disparues ouvertes aux sycomores, un marabout
très proche distrayait notre attente –

à l'autre bout du monde un poète dandy, tout cravaté
de noir, nous parlait des matins sur la mer

belle comme des armes

et de l'éternité qui bâille sur les sables.

J'ai rêvé d'Exil, d'Anabase, et de Gloire. La
puissance de ton Verbe m'émerveillait.

Enfance, mon amour, j'ai bien aimé la mer.

Mots dionysiaques sortis de ses embruns ; leur verte
haleine jusques aux moustiquaires ;

Tout est salé, le sel sur ma peau a un goût de ricin ;

Les mots écumeux montent à mes lèvres comme un
lait de coraux :

Les palmes qui s'égouttent, l'eau nue d'un corps où
perle une guirlande ;

dans la torpeur des chambres, sous les ventilateurs,
leurs ailes qui roucoulent retiennent
au plafond tes yeux d'amande,
pupilles liées à ton oreille comme la conque au
ressac de la mer.
Tu en parlais comme un fils attaché aux bras blancs
de sa mère,
ta mère, blanche et belle.

Je sais tout ça.

Mais toi, couché sur ton lit, tu rêvasses,
(dans le couloir des femmes passent)
à l'odeur des pommes-roses (étaient-ce des
grenades ?) de leurs corps familiers.

Sur le piano les gouttes de tes doigts cherchent une
trace,

le berger pluie passe sa main sur leurs toisons
frisées,

l'onyx est à son comble.

Dans le couloir, pour ton bonheur,

la langue amidonnée des jupons frotte dans la
moiteur

les cuisses noires des servantes.